SEPTIÈME ANNÉE — N° 336. Georges OFFENSTADT, Directeur. — MAISON FRANÇAISE Jeudi 24 Décembre 1914.

TOUS LES JEUDIS

16 PAGES

L'EPATANT

5c

POUR LA FAMILLE

-PUBLICATIONS OFFENSTADT-
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (x)

ABONNEMENTS
Seine et Seine-et-Oise. 3 francs par an.
Province..... 3 fr. 50 —.
Étranger..... 5 francs —

Guenille et Pattefolle

Le mariage Pattefolle se rend à la chasse à courre donnée par le père Crampe, négociant en peau de lapins. Tous les détails de cette chasse désopilante sont à l'intérieur ! (Voir page IX)

II

LE DOMESTIQUE. — LA CLEF. — LA TACHE DE SANG. — LA PIPE. — LE TESTAMENT.

J'écris ces notes sous l'impression de la terrible nouvelle : Jack Snell est mort !

Depuis plus de quinze ans que nous nous connaissons, j'ai été son plus cher ami, son plus intime confident et son plus fidèle historiographe. Sa fin tragique, qui a ému l'univers entier, — tant il était populaire, — me bouleverse donc plus que personne. Je voudrais pouvoir faire cet épilogue douloureux de la vie de celui qu'on a considéré comme l'homme le plus extraordinaire de ce siècle ; mais ma conscience me fait un impérieux devoir d'écrire ce que je sais, bien que je sois persuadé que, seul, son amour rigoureux et passionné de la logique ait poussé Jack Snell à se suicider.

Je suis médecin. Depuis fort longtemps, je savais qu'il abusait des stupéfiants. Jamais je n'ai vu homme fumer autant que lui : à quelque heure du jour ou de la nuit qu'on entrât chez lui, — quand il y était, — un nuage épais de fumée de tabac — et de tabac excessivement fort — prenait à la gorge et faisait reculer ; son râtelier contenait dix-sept pipes, toutes à court tuyau, toutes plus culottées et plus noires les unes que les autres. Je savais aussi qu'il avait pris l'habitude, dans les graves occasions, de stimuler ses forces à l'aide d'injections de cocaïne, et bien des fois, mais en vain, je lui avais reproché cette funeste manie. Je savais encore qu'il ne dormait guère : pas plus de deux heures en moyenne, et que son esprit travaillait sans cesse, toujours tendu comme un arc bandé. Je n'ignore pas qu'à un tel régime — compliqué d'expéditions pleines de menaces et de dangers, où il fallait déployer une énergie autant physique que mentale — peu d'hommes auraient pu résister.

Mais j'affirme avec toute la force dont je dispose que le pouls de Jack Snell a toujours imperturbablement battu ses cinquante-trois pulsations sans se ralentir une seule fois ou s'accélérer. J'affirme que sa tête froide contenait le cerveau le plus lucide et le plus sain qu'il m'ait jamais été donné d'observer.

Je repousse donc avec énergie la suggestion d'un suicide au cours d'une crise de désespoir, de folie ou de neurasthénie. Et, je le répète encore : je suis sûr que Jack Snell ne s'est tué que par un excès de logique.

Mais venons au récit de ce drame étrange, et surtout imprévu.

Il y a huit mois environ, — exactement le 8 mai 1909, cette date me sera toujours présente à la mémoire, — j'allais rendre visite à mon illustre ami que je n'avais pas vu depuis cinq ou six jours.

Il pouvait être huit heures du soir. La nuit était presque tombée.

Je sonnai à sa porte ; rien ne me répondit. Après avoir sonné deux ou trois fois, je me disposais à m'en retourner, quand j'entendis dans la rue un pas précipité, et deux secondes après, Jack Snell lui même s'arrêtait devant moi, essoufflé comme s'il venait de fournir une longue course.

— Ah ! c'est vous, Selton ? me dit-il d'un ton qui ne lui était pas habituel. Comment allez-vous ?

Et sans attendre ma réponse, en un clin d'œil il ouvrit sa porte, entra, donna de la lumière. Je le suivis.

— Je passais, dis-je ; j'ai voulu prendre de vos nouvelles.

Mon ami passa une main sur son front d'un geste las, un geste que je ne lui connaissais pas.

— Je vous remercie, Selton. Je me porte toujours à merveille.

— Et votre dernière expédition ?

— Ma foi, tout s'est parfaitement terminé.

— Vous avez retrouvé le trésor des Digdale ?

— Oh ! un jeu d'enfants. Vous-même, Selton, auriez réussi aussi bien que moi.

— De quoi s'agissait-il en somme ?

— Presque rien : un document à moitié rongé par l'humidité, à déchiffrer.

— Cryptographie ?

— Des plus simples. Puis une interprétation de ce document, un choix à faire entre les dix propriétés des Digdale pour retrouver celle à qui s'appliquait les détails du papier, et c'est tout. En somme, rien, moins que rien. Je n'avais d'ailleurs accepté cette affaire que pour m'entretenir la main.

A peine le célèbre détective achevait-il ces paroles que la sonnette d'entrée tinta furieusement. Puis, sans même nous donner le temps de nous lever, la porte s'ouvrit violemment et un homme entra, échevelé, hagard, toute sa personne secouée par un tremblement convulsif.

Façonné que j'étais déjà avec la méthode du « Roi des Policiers », j'avais déjà examiné et catalogué l'inconnu : chevelure grisonnante, visage rasé, en manches de chemise, tablier bleu à poche, c'était quelque domestique.

— Monsieur Snell, dit-il d'une voix saccadée, venez vite, on a assassiné mon maître !

— Votre maître ? Davidson, le vieux maniaque ?

— Comment savez-vous ?

— De la même façon que je sais que vous vous appelez Joë Smithfield. D'ailleurs, que vous importe ! Ne perdons pas de temps en discours inutiles. Venez-vous, Selton ?

Quelques secondes plus tard, nous étions dehors ; le domestique de M. Davidson marchait devant nous avec une telle hâte que nous avions peine à le suivre. Et en chemin, à voix basse, Jack et moi nous échangeâmes ces répliques essoufflées :

— Que vous en semble, mon cher Snell ? Voilà une affaire qui s'annonce bien.

— Peuh ! nous ne savons en ce moment qu'une chose : un homme a été assassiné (et encore, ce n'est pas sûr). Crime banal, sans doute. Le vieux Davidson vivait très retiré avec ce seul domestique ; il passait pour excessivement riche. Des vagabonds, probablement.

— Vous n'avez aucun soupçon ?

— Sur qui ?

Je désignai le domestique. Jack haussa les épaules.

— Vous vous trompez, Selton, ce brave garçon est sincère. Un effarement comme le sien ne se joue pas !

— Pourtant, il y a des criminels si forts.

— Oui, mais je suis encore plus fort. Croyez-moi : cet homme-là n'est pour rien dans l'affaire.

A ce moment, nous faillîmes nous heurter dans Joë qui s'était arrêté, et dont le bras tendu désignait la porte entre-bâillée d'une maison.

— Eh bien ? demanda le policier.

— Voyez, monsieur Snell, voyez donc !... la porte !...

— Ouoi ?

— Ouverte ?

— Et ?

— Et je l'avais fermée, en partant.

— Vous en êtes certain ?

— Oui.

— Absolument certain ?

— Oui...

— Depuis combien de temps êtes-vous sorti d'ici ?

— Que sais-je ? un quart-d'heure, vingt minutes.

— Pourriez-vous préciser ?

— Je me rappelle que, lorsque j'ai quitté la cuisine pour monter à la chambre de mon maître, six heures sonnaient à Saint-Paul.

— Et vous êtes parti immédiatement après votre macabre découverte ?

— Immédiatement, oui, monsieur Snell.

Le grand policier tira sa montre et la tendit au domestique qui la regarda avidement puis se rejeta en arrière en s'écriant d'une voix étouffée :

— Huit heures et demie !

— Vingt-sept exactement. Alors, Joë Smithfield, dites-moi ce que vous avez fait pendant les deux heures qui ont suivi votre départ d'ici.

Joë baissa la tête, joignit les mains et d'un air de terreur bégaya :

— Oh ! monsieur Snell, vous me croyez coupable... Je vous jure !

— Ne jurez pas : c'est inutile... Je ne crois pas ce que vous pensez.

— Alors ?

— Je dis tout simplement que vous avez cru mettre le temps normal, — vingt minutes, — pour venir de chez votre maître chez moi, tandis qu'en réalité, dans votre désarroi, vous avez erré à travers la ville, comme une âme en peine, pendant deux heures, avant d'avoir l'idée de venir me trouver... C'est d'ailleurs bien naturel....

« De même, dans votre affolement, il est plus que probable que vous n'ayez pas songé à fermer cette porte et qu'elle soit restée entre-bâillée. Maintenant que vous commencez à vous ressaisir, vos vieilles habitudes d'ordre et de méthode vous reprennent aussi ; et cela vous semble étrange que cette porte, que vous avez cru fermer, soit ouverte...

« Cela me paraît simple. Entrons.

Et le premier, Jack Snell pénétra dans la maison du crime.

A peine eut-il franchi le seuil qu'il se retourna, et d'un geste de son index droit, désignant la serrure :

— Voyez, dit-il, la clef est restée sur la porte, à l'intérieur.

Joë Smithfield eut un cri de surprise :

— Mais, monsieur Snell, cette clef n'est pas la mienne, c'est celle de mon maître. Tenez, je la reconnais à ce petit anneau de cuivre. D'ailleurs..

Il fouilla dans la poche de son tablier, et en tira une clef semblable à celle que Jack venait d'enlever de la serrure.

— ... Voici la mienne.

— Bien ! dit le roi des détectives en comparant les deux objets. Raisonnons. Votre maître avait-il d'autres clefs que celle-ci et la vôtre pour ouvrir cette porte ?

— Je n'en connais pas d'autres. Et même, je ne m'explique pas...

— Ce n'est pas votre affaire. Contentez-vous de me répondre.

— M. Davidson était-il minutieux, précautionneux ?

— Certes, monsieur.

— Il enfermait toutes ses affaires ?

— A peu près.

— C'est juste. D'ailleurs, voyez, Selton : l'anneau est usé à l'intérieur par un frottement de fer sur fer ; donc, cette clef faisait partie d'un trousseau. Nous en reparlerons...

« Dites-moi, Joë, votre maître vous confiait-il parfois son trousseau ?

— Jamais il ne s'en séparait.

— Il y avait donc des endroits de la maison où il vous était interdit de pénétrer ?

— Non, monsieur Snell, car j'avais aussi mes clefs.

— Bien ! Nous verrons tout à l'heure... Il faut donc conclure qu'après votre départ, mon garçon, « il s'est passé ici d'étranges choses », comme dit Hamlet... Qui a pu mettre cette clef sur cette porte ? Vous ? Je ne le crois pas. Votre maître ?... Était-il mort quand vous l'avez quitté ?

— Il avait été égorgé. Sa tête était presque entièrement détachée du tronc et ne tenait plus que par les vertèbres.

— Ce n'est donc pas lui non plus. L'assassin, alors ?... Allons, Joë, rappelez bien tous vos souvenirs : ceci est d'une importance capitale. Quand vous êtes sorti, n'avez-vous vu personne ?

— Je ne me souviens guère, monsieur Snell. Pourtant, il me semble... Oui, attendez... Je crois bien... je n'affirme rien, mais je crois me souvenir d'avoir vu un individu disparaître au coin de X-Street.

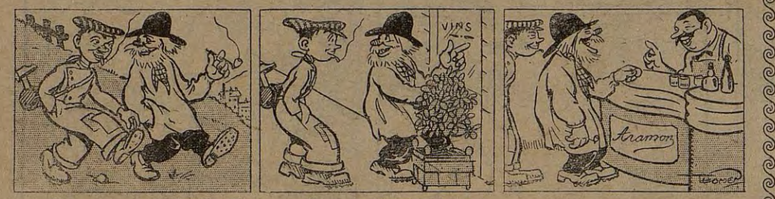
— Pourriez-vous me donner un signalement approximatif de cet homme ?

— Je ne l'ai vu que de dos.

(*A suivre.*)

JR. 4124

LE BEL ALLIAGE



« Alors, comme ça, t'es dans les métaux ? T'as raison, c'est un bon métier. Ça ne fait rien, c'que t'temps passe ! Quand je pense que j't'ai vu venir au monde. Si t'es dans les métaux, tu dois savoir l'alliage que ça fait quand c'est qu'on met de l'or sur de l'argent ? » « C'est pas malin, père Bituron...

« ... Quand c'est qu'on met de l'or sur de l'argent, ça fait du doublé. — Bien causé, mon gars ! Voyons voir maintenant si t'saurais c'que ça ferait si qu'on mettrait d'l'argent sur du zinc ? — Ça, j'sais pas, père Bituron. » Alors, on va demander au bistrot, y doit savoir ça. Dites-moi, m'sieur Aramon v'là une pièce...

« ... de cent sous qu'est bien en argent, pas vrai ? « Evidemment, père Bituron. » Et votre comptoir, il est bien en zinc ? — En vrai zinc, père Bituron. — Si j'mets c't'argent sur ce zinc, qu'est-c'é que ça fera, m'sieur Aramon ? — Ça fera deux bitter-curaçao bien tassés, comme d'habitude, père Bituron. »

L'ART ET LA MANIÈRE DE PRÉPARER UNE CRÈME

Quoi ! Rosalie, vous avez l'intention de nous faire de la crème royale, et vous ne prenez aucune des précautions préconisées par l'Académie des Sciences ? Vous ignorez donc que vous pouvez être une porteuse de sales germes, de microbes malfaisants ! et que vous risquez de nous...

... empoisonner tous avec votre crème. Les plus effroyables exemples nous en ont été donnés, et le professeur Chantemesse a donné sur l'art et la manière de préparer les crèmes, des conseils, que je voudrais voir afficher dans toutes les cuisines. Et tout d'abord Rosalie, mon...

... enfant, vous allez prendre un bon bain. Dans ce bain vous mettrez du carbonate de soude et un litre d'eau de javelle, le bain pris, vous vous rhabillez, — linge propre, bien entendu — vous mettez un masque et des gants blancs. Des beaux gants blancs comme pour aller à la noce...

Puis, pour plus de sûreté, vous confectionnez votre crème dans une glacière. Préalablement, vous avez fait bouillir votre lait et vos œufs à 1,200 degrés centigrades. Dans la glacière, nous abaisserons la température à 32 degrés au-dessous de zéro. Après ces précautions-là...

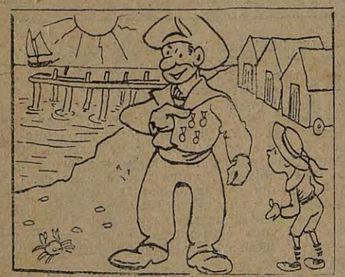
... il y a des chances évidemment pour que votre crème soit pure de tous microbes. Mais de quoi peut-on être certain sur cette vallée de misère... Il est prudent de la faire goûter à notre chien, s'il n'en meurt pas, c'est que la crème est bonne.

... Voilà, ce n'est pas plus difficile que ça... maintenant Rosalie, votre crème, vous pouvez la manger si le cœur vous en dit. Je n'aime pas les choses si compliquées et pour moi une bonne pipe sera toujours le meilleur des desserts !

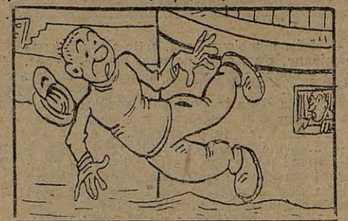
LOGIQUE

— P'pa ! qu'est-ce-que c'est qu'un végétarien ?
— C'est un homme qui se nourrit de végétaux.
— Alors... un vaurien ? C'est donc un homme qui ne mange que du veau.

PROCHAINEMENT
commencera la troisième partie
DU
ROI DES BOXEURS
destiné, par suite de ses exploits pendant la grande guerre européenne, à devenir le
TOMBEUR DES BOCHES



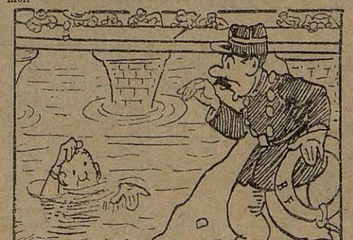
On peut être fier d'son soi-même, pas vrai, quand on a la vareuse toute barbouillée d'médailles de sauvetage? C'est pourquoi que j'les exhibe l'dimanche sur la jetée, à cause que j'les ai bien gagnées. T'vont d'abord et d'un, v'là comment...



...qu'Bibi, autrement dire Yves-Marie Le Gaffeur, a obtenu sa première distinction. Cric, crac, ouvrez vos écubiers, j'commence : « Pour lors, en c'temps-là, j'servais en qualité d'chauffeur dans un bain à quatr' sous pour hommes, à fond d'bois, amarré sur la Seine. C'est là, près du pont d'Austerlitz, que j'ai sauvé l'homme! J'avais glissé sur l'plat-bord, et j'mijotais dans l'jus, car l'homme, c'était moi.

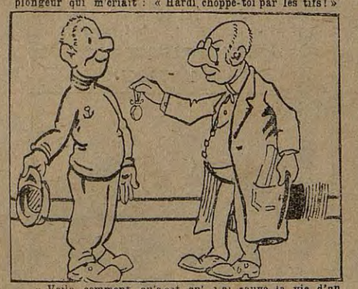
« Après qu'j'avais pu constater, en rabotant l'fond d'la Seine avec mes genoux, qu'elle avait rud'ment besoin d'être récurée, je r'montais à la surface comme un vulgaire bouchon, mais, m'considérant comme noyé, vu qu'sur la barge, y avait personne en état d'me repêcher, la foule ne s'compsant qu'd'un cul-de-jatte, d'deux bonnes femmes, d'un gros type qui sortait d'table et d'un agent plongeur.

« C'dernier, y plongeait très bien, mais fallait ensuite l'sortir du bouillon, à cause qu'y savait pas nager... J'buvais, j'buvais à m'poisonner d'microbes pour tout l'restant d'mes jours! J'étais perdu si personne ne venait à mon secours! J'résolus d'être celui-là; de m'dévouer généreusement, et de m'sauver coûte que coûte! J'me suis cramponné à moi-même, à mon sauveur! J'entendis l'agent plongeur qui m'criait : « Hardi, choppe-toi par les tifs! »

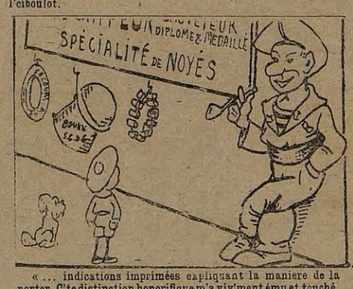


« J'obéis non sans peine; j'disparus sous l'eau, et je r'montais à la surface juste pour entendre l'cul-d-jatte qui beuglait : « Etourdis-le, Aidé, un renfoncement sur la calebasse ! » Alors, bang!... j'mai à moitié défoncé l'ciboulot.

« A c'moment, j'atteignais l'quai; on m'agrippa, et on m'sortit du jus. On m'a fait dégorger mon trop-plein d'eau, et j'ai pu r'gagner mon logis... sur un brancard, bien portant en qualité d'sauv'teur, et à moitié occis en tant que sauvé!

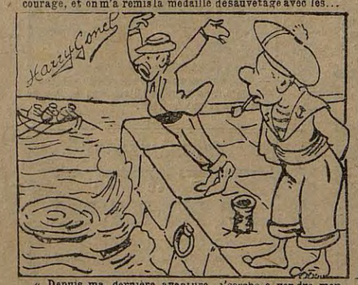


« Voilà comment qu'c'est qu' j'ai sauvé la vie d'un homme et, ma doue, j'm'en garderais une reconnaissance qui durera autant qu'Yves-Marie Le Gaffeur sera sur cette terre!... Les journaux, à l'époque, ont relaté mon acte de courage, et on m'a remis la médaille de sauvetage avec les...



« ... indications imprimées expliquant la manière de la porter. C'te distinction honorifique m'a viv'ment ému et touché. C'est alors que j'ai compris qu'les vues d'la Providence étaient d'faire de moi un sauveteur, et que telle était ma vocation. J'mai perfectionné dans l'art d'la natation, et à l'heure qu'il est, y a pas un bestian d'poisson qu'est fichu...

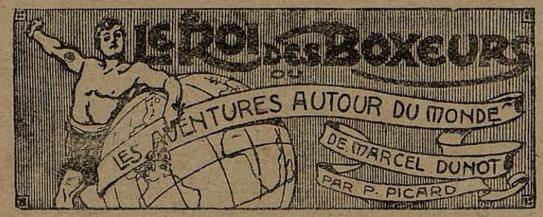
« ... de m'faire la pige. J'ai établi mon magasin d'sauvetage sur c'te plage, et l'nombre d'individus qu'j'ai tirés d'la mer traitresse est vraiment formidable. Malheureusement, les prix sont mal établis; par exemple, on vous paiera vingt où trente fois plus cher l'sauvetage d'une jolie et jeune femme que c'lui d'un académicien. Ben, c'est pas juste.



« Depuis ma dernière aventure, j'serche à vendre mon fonds; la maison est connue, bien achalandée et conviendrait à un jeune homme actif et débrouillard. Voilà les causes de ma cessation de commerce : J'étais sur le môle; j'vois un jeune homme qui lève les bras au ciel et qui hurle : « C'est ma femme, la moitié de ma fortune à qui la sauvera! »

« C'était vague, comme somme fixée à l'avance, mais, tout d'même, j'pique une tête, j'lutte contre l'courant, et bientôt je reviens, avec, dans mes bras, une femme évanouie. L'jeune homme y veute la naufragée, et v'là qu'y s'gondole en rigolant : « Y a maldonne. » J'me pensais : « Mon vieux Yves, ça serait-y qu'taurais turbiné pour la tringle, ma Doué? »

Tout juste, car l'type y dit comme ça : « Ma femme est restée dans sa cabine; ce n'est que ma belle-mère! » Alors, moi, en commençant honnête, j'y ai dit : « Pour lors, combien que j'vous dois? » Il a fallu qu'j'y aboule vingt francs, pour calmer son émotion, je l'disais bien, encore un métier d'perdu!



RÉSUMÉ DE CE QUI A PARU

Après d'extraordinaires aventures, le jeune mécanicien français Marcel Dunot, qui est doué d'une force prodigieuse, et son compagnon, le matelot breton Babouzec, ont été faits prisonniers à bord du Baba-Haroudé, ancien paquebot armé en guerre par les Wahabites, peuplade arabe qui combat le sultan de Mascate au service duquel se trouvent les deux jeunes Français.

Ceux-ci, au cours d'une tempête qui a immobilisé la machine, parviennent à se rendre libres. Ils se rendent maîtres des mitrailleuses de la passerelle et foudroient la moitié des Wahabites. Les autres se réfugient à l'intérieur du navire. Marcel Dunot charge Gennaro Doria, capitaine du Baba-Haroudé, d'ordonner aux Wahabites de regagner leurs postes afin de remettre le navire en marche, moyennant quoi, il les emmènera à Aden où ils seront libres. Gennaro Doria accepte. Mais Marcel Dunot s'aperçoit qu'il excite, au contraire, les Wahabites au combat!

DEUXIÈME PARTIE

XXVII

Marcel Dunot en savait assez! Il ne s'attarda pas à méditer sur la trahison de Gennaro Doria. Il s'approcha de Babouzec, et, à voix basse, lui dit :

— Les Wahabites vont nous attaquer dans quelques instants de tous les côtés à la fois! Attention à toi : tiens-toi prêt à tourner la mitrailleuse au bon endroit! Il faut qu'aucun de ces Arabes n'atteigne la passerelle ou nous sommes perdus!

— Compris! fit laconiquement Babouzec, quoique à vrai dire, il ne comprit pas grand chose à ces paroles : il se demandait comment Marcel Dunot prévoyait que les Wahabites allaient recommencer leur attaque. Mais sa confiance en son compagnon était telle, qu'il eut considéré comme une insulte de lui demander des explications.

Marcel Dunot, cependant, les mains dans les plis de son burnous attendait, accoudé à la rambarde, à l'endroit où aboutissait l'échelle.

Gennaro Doria surgit soudain de l'écoutille desservant la machine. Il souriait.

A pas lents, sans se presser, le Maltais se dirigea vers l'échelle. Marcel Dunot observa qu'il était un peu pâle. Il se tourna vers Babouzec, et, des yeux, lui fit signe d'être prêt : des têtes de Wahabites apparaissaient un peu partout...

Gennaro Doria mit le pied sur le premier degré de l'échelle et commença de monter. Marcel Dunot, impassible, le regardait.

— Tout va bien? fit le Maltais en soupirant. J'ai eu de la peine à convaincre ces sauvages, ils voulaient me tuer! Mais, Dieu merci, j'ai pu les persuader!

— Ah! Et vous êtes sûr d'eux? demanda Marcel Dunot.

— Très sûr! affirma Doria en portant la main à sa ceinture.

Au même instant, une détonation retentit : Marcel Dunot, ayant, d'un geste foudroyant, levé son revolver, venait de tirer! Le crâne percé, Gennaro Doria lâcha la rambarbe, dégringola les échelons et alla rouler sur le pont supérieur.

— Babouzec! tonna Marcel Dunot. Feu! Feu à mort!... Occupe-toi de l'avant, je me charge de l'arrière!

La mitrailleuse de babord, derrière laquelle se trouvait Babouzec, fit entendre sa voix sèche, criblant de balles toute la partie avant du *Baba-Haroudé*.

Il la braqua sur l'arrière du paquebot et la mit en action. Les Wahabites, qui, confiants en la promesse de Gennaro Doria, venaient de surgir par toutes les écoutilles, furent hachés sur place par les gerbes de balles qui balayaient le pont. Pris d'une terreur folle, ils n'eurent pas le temps de faire demi-tour : presque tous furent foudroyés sur place; les rares survivants se répandirent à l'intérieur du navire en poussant des clameurs d'épouvante. Marcel Dunot s'arrêta de tirer, et, de la main, fit signe à Babouzec de cesser le feu : il ne restait plus sur le pont que des morts et des blessés!

— Babouzec, dit-il, tu vas rester ici près de la mitrailleuse : si tu ne me vois pas revenir d'ici dix minutes, crève le pont, démolis tout et sauve-toi sur une planche! Voilà quelques cartouches de dynamite avec lesquelles tu feras sauter le *Baba-Haroudé*. Mais, je suis sûr de revenir!

— Que voulez-vous faire, monsieur Dunot?

— Pas le temps de te le dire! A tout à l'heure!

Et Marcel Dunot, sans donner d'autre explication, s'élança sur le pont supérieur, sauta par-dessus les cadavres amoncelés, atteignit l'écoutille de la machine et descendit l'échelle de fer.

En bas, dans la chambre des machines, tous les survivants de l'équipage du *Baba-Haroudé*, au nombre de deux cents environ, étaient réunis. Encore sous le coup de la terreur superstitieuse que leur avait inspirée la vaillance de Marcel Dunot, ils discutaient à voix basse.

Les deux tiers d'entre eux, d'ailleurs, étaient des chauffeurs somalis.

Ces derniers, en effet, beaucoup moins fanatiques que les Wahabites, les avaient laissés passer devant pour attaquer les deux blancs. Grâce à cette prudente conduite, la plupart d'entre eux étaient indemnes.

A la vue de Marcel Dunot, tous se reculèrent, comme s'ils eussent vu apparaître un fantôme.

— Silence et immobilité! prononça le jeune Français en langue arabe, ou je vous foudroie à l'instant!

On eût entendu voler une mouche.

— Comprenez-vous l'anglais. Que ceux qui comprennent l'anglais lèvent la main! continua Marcel Dunot qui se sentait incapable de discourir plus longtemps en arabe.

Tous les Somalis, et une bonne moitié des Wahabites, soit les cinq sixièmes de l'assistance, levèrent la main. Marcel Dunot allait parler de nouveau, lorsqu'un grand diable de Wahabite, à demi-nu, maigre, décharné, l'œil hagard et injecté de sang, la bouche tordue par la haine et le fanatisme, bouscula soudain ceux qui étaient devant lui, et, brandissant un long *kandjar* (1) au bout de son bras lexé, se précipita vers Marcel.

— Mort aux Infidèles! clama-t-il en abaissant son arme.

Marcel Dunot, d'un léger, d'un imperceptible mouvement de côté, évita l'atteinte du poignard. De bas en haut, son formidable poing se détendit. Un bruit d'os brisés s'entendit. Le Wahabite, la mâchoire broyée sous le choc, la colonne vertébrale cassée net au ras de la dix-huitième vertèbre, s'affaissa sans un cri, comme foudroyé! Aplati sur le parquet de tôle, il ne bougea plus. Il était mort!

Un silence écrasant suivit. Comme tous les peuples orientaux, les Arabes respectent infiniment la force physique. L'extraordinaire vigueur dont venait de faire preuve Marcel Dunot augmenta encore leur terreur. Comme si de rien n'était, le jeune Français, sans laisser à ses auditeurs le temps de se ressaisir, parla :

— Rien n'arrive sans la permission d'Allah!... Que chacun se rende à son poste! C'est moi qui ai montré au parjure Gennaro Doria comment il fallait réparer la machine! Il a voulu me trahir et vous a incités à m'attaquer tout à l'heure, en vous affirmant qu'il saurait me distraire, tandis que vous monteriez sur le pont! Mais je vois tout, j'entends tout, je sais tout! Vous avez été trompés par ce misérable, aussi je vous pardonne!

« Je vais reconduire ce navire à Aden, où vous débarquerez sans être inquiétés, vous en avez ma parole! Je suis un Franc de France! Et les Francs ne mentent jamais! Allez!

Somalis et Wahabites se regardèrent, indécis.

— Dois-je vous tuer tous? gronda Marcel Dunot, menaçant.

C'en fut assez! Les Arabes, convaincus, se dispersèrent, qui dans la chaufferie, qui dans les soutes ou dans les machines.

— Défense de monter sur le pont jusqu'à l'arrivée à Aden! conclut Marcel Dunot.

Nul ne répondit à ces paroles.

— Où sont les mécaniciens? reprit-il. Qu'on me les amène!

Plusieurs Somalis se précipitèrent à la recherche des deux Maltais et les trouvèrent couchés derrière le condenseur, où ils s'étaient cachés en entendant les mitrailleuses crépiter; ils furent poussés rudement devant Marcel Dunot qui leur dit :

— Gennaro Doria a dû vous apprendre que, si la machine est calée, c'est parce que vous avez oublié de graisser le palier de bulée. Graissez-le de suite, veillez à ce que les chaudières soient rapidement mises en pression et tenez-vous prêts à mettre en avant! Compris?

— Si, signor!

— Très bien! Et sachez qu'au moindre soupçon, je vous tue sans même vous prévenir! Si vous vous conduisez loyalement, vous n'avez rien à craindre!

— Oh! signor...

— Ça suffit! Allez à votre poste! Il faut que dans deux heures nous soyons en route!

Et, sans entendre les protestations serviles des deux hommes, Marcel Dunot, tranquillement, remonta sur le pont.

La mer restait toujours démontée. Les lames continuaient à balayer le pont incliné du *Baba-Haroudé*, entraînant les morts et les blessés qui gisaient un peu partout. Marcel Dunot regagna la passerelle.

— Tout va bien! dit-il à Babouzec qui attendait, l'épaule appuyée à la crosse de sa mitrailleuse. Nous allons pouvoir repartir!... En attendant, tu vas tâcher de découvrir la cambuse et de nous apporter de quoi manger!

— Sûr que ce ne sera pas de reste! approuva Babouzec sans

(1). Poignard affilé.

trop s'étonner que son compagnon eût réussi à dompter les Wahabites.

— Et ne reste pas trop longtemps !

— On se débrouillera ! affirma le Breton.

De fait, il revint, moins de vingt minutes plus tard, avec un quartier de mouton rôti, quelques galettes de biscuit et un seau de bois rempli d'eau douce.

— Voilà ! dit-il en déposant le tout aux pieds de Marcel Dunot. C'est tout ce que j'ai pu trouver ! Il n'y avait pas une goutte de vin, j'ai...

— Les Arabes ne boivent pas de vin, mon pauvre Babouzec : leur religion le leur défend ! expliqua Marcel Dunot. Il faut nous contenter de ce qu'il y a ! C'est déjà bien beau ! Mangeons !

Sans cesser de surveiller les écoutilles, les deux amis s'escrimèrent des mâchoires.

Il était plus de deux heures de l'après-midi et ils n'avaient rien mangé depuis la veille. Biscuits, viande, tout fut promptement englouti.

— Salut, capitaine Dunot !

— Je me sens mieux ! déclara Babouzec, en soupirant. Un coup de vin par là-dessus, et c'aurait été épatant !

— Bois de l'eau, ça te fera le même effet ! plaisanta Marcel Dunot. A Aden, nous achèterons du vin !

— Vous croyez qu'on va bientôt partir? Avec ces « figures de nuit » on n'est jamais sûr de rien !

— Si ! Regarde ! répondit Marcel en étendant le bras vers les deux cheminées du *Baba-Haroudé*, d'où sortaient des tourbillons de fumée noire, que le vent entraînait aussitôt.

Convaincus de l'inutilité d'une nouvelle attaque, Wahabites et Somalis, fatalistes par nature, obéissaient aux ordres de Marcel Dunot. Nul d'entre eux ne se risquait d'apparaître sur le pont désert.

Vers quatre heures, la sonnerie du téléphone de la machine tinta.

Marcel Dunot colla son oreille à l'embouchure du porte-voix et entendit un des mécaniciens maltais qui criait en italien :

— Nous sommes prêts, capitaine !

— Alors, en avant, doucement ! répondit Marcel.

Il se tourna vers Babouzec et lui ordonna d'aller se mettre à la barre. Le Breton obéit.

Geignant et soufflant, la machine s'ébranla.

En deux sauts, Marcel Dunot courut dans le kiosque situé à l'arrière de la passerelle. Sur un pupitre d'acajou, la carte du golfe Persique était fixée. Près de l'île Farour, une croix avait été tracée au crayon. Elle indiquait vraisemblablement la position occupée par le *Baba-Haroudé*, lorsque sa machine s'était arrêtée.

D'après la direction du vent, Marcel Dunot jugea que le paquebot devait se trouver à une cinquantaine de milles au sud de ce point, soit à quelques milles de l'endroit appelé « Côte des pirates ». Aussi, craignant de s'échouer pendant la nuit, il ordonna à Babouzec de gouverner vers le nord afin de s'éloigner de la côte.

Le jour était trop avancé pour qu'il pût observer le soleil. D'ailleurs, il lui fallait, avant, découvrir l'endroit où se trouvaient le chronomètre et les sextants.

Après avoir, à peu près, fixé la position du navire, il entreprit de chercher les instruments qui lui manquaient. Il les trouva dans l'armoire du kiosque. Rassuré, il courut au porte-voix de la machine et ordonna aux mécaniciens d'accélérer l'allure et de mettre en marche les dynamos fournissant la lumière électrique.

Quelques minutes plus tard, bien qu'il fît encore jour, les lampes électriques s'allumaient un peu partout sur l'ancien paquebot, les deux Maltais, saisis d'une crainte salutaire, avaient aussitôt obéi.

— De cette façon, expliqua Marcel Dunot à Babouzec, nous ne risquons pas d'être surpris à la faveur de l'obscurité.

Le *Baba-Haroudé*, cependant, s'était presque complètement redressé, et, malgré l'agitation de la mer, filait près de quatorze nœuds (2). A dix heures du soir, Marcel Dunot, ayant observé une étoile, put déterminer la position du navire : l'ancien paquebot se trouvait exactement à quatre-vingt-deux milles à l'ouest du cap Massandam. Marcel Dunot rectifia la route et se dirigea vers le détroit d'Ormuz que le *Baba-Haroudé* emboucha un peu avant quatre heures du matin.

Dans le golfe d'Oman, la mer était beaucoup plus calme.

— A deux heures de l'après-midi, nous serons à Mascate ! dit Marcel Dunot à Babouzec. Te sens-tu la force de tenir le coup jusque-là ?

— Et même plus loin, s'il le faut ! s'écria le brave Breton.

— Tout va bien, alors !... J'ai promis aux Wahabites de les ramener à Aden, mais nous ne pourrions tenir jusque-là, ce serait tenter le diable ! Je les ferai libérer par le sultan, ce qui reviendra au même !

— Oh ! moi, je ne ferais pas tant de manières ! je les...

— Ce qui est promis est dû, Babouzec !

— Avec ça qu'ils se sont gênés, ces racaillés !

— Oui ! moi, vous savez, ce que j'en dis, c'est manière de parler ! Vous ferez ce que vous voudrez, monsieur Dunot ! Ce que vous décidez est toujours bien !

— Je le sais, mon bon Babouzec !

A sept heures du matin, Marcel Dunot remplaça le Breton à la barre, afin de lui permettre d'aller chercher des provisions à la cambuse. Le brave garçon s'y rencontra avec plusieurs Wahabites, lesquels s'écartèrent avec une sorte de frayeur sans dire un mot.

Ainsi que l'avait prévu Marcel Dunot, le *Baba-Haroudé*, quelques minutes avant deux heures, apparaissait à l'entrée de la baie de Mascate.

Comme Marcel n'avait personne sous la main pour préparer les ancres, il fit hisser au mât de misaine, par Babouzec, un signal demandant du secours, et, ayant fait ralentir la machine, attendit en décrivant des cercles concentriques au milieu de la rade.

A Mascate, nul — et pour cause — ne connaissait le *Baba-Haroudé*. En le voyant arriver, la plupart des habitants crurent qu'il s'agissait de quelque paquebot anglais, desservant le golfe Persique, et qui venait à Mascate pour y prendre ou y laisser des marchandises.

L'erreur fut à ce point complète, d'autant plus que Marcel Dunot n'avait fait hisser aucun pavillon de nationalité, que l'agent à Mascate, de la compagnie anglaise, à laquelle avait antérieurement appartenu le *Baba-Haroudé* avant d'être vendu aux Wahabites, crut qu'il s'agissait d'un des navires de sa compagnie.

C'est pourquoi, quelques minutes après que le *Baba-Haroudé* fut entré en rade, Marcel Dunot, à sa grande surprise, vit une élégante baleinière se détacher du quai et se diriger vers lui. Deux Européens étaient assis à l'arrière, l'agent de la compagnie anglaise et un de ses employés.

Comment dire leur surprise, lorsque, s'étant approchés de l'ancien paquebot, ils purent distinguer ses rouilles, ses embarcations hachés par la mitraille et les cadavres des Wahabites gisant encore çà et là, sur son pont. Précipitamment, ils donnèrent l'ordre à leurs rameurs de faire demi-tour. Marcel Dunot comprit leur erreur.

— Ho ! du canot ! hurla-t-il. Ho ! du canot ! voulez-vous faire prévenir Sa Majesté le sultan que ce navire est le *Baba-Haroudé* que nous venons d'enlever aux Wahabites !

L'ahurissement de l'Anglais s'accrut encore. Pour toute réponse, il ordonna à ses rameurs de redoubler de vitesse. Cependant, soucieux avant tout des intérêts de sa compagnie, lesquels lui commandaient de rester au mieux avec le sultan, le digne fils d'Albion, dès qu'il eut regagné le rivage, envoya un de ses hommes au palais de Mahmoud-el-Kébir, afin de lui rapporter les paroles du capitaine du *Baba-Haroudé* !

Cependant, Marcel Dunot s'impatientait ; il était obligé de surveiller les évolutions de son navire au milieu de l'étroite baie, car, ne pouvant mouiller ses ancres faute de personnel, il n'osait stopper, de peur d'être entraîné vers le rivage par le vent qui soufflait du large, et de s'échouer.

(1). 24 kilomètres à l'heure

Il vit enfin avec une satisfaction indicible une des longues chaloupes de guerre du sultan de Mascate quitter le quai et voguer vers le *Baba-Haroudé*. Pour qu'elle pût plus facilement accoster, Marcel fit ralentir encore la machine.

La chaloupe arriva enfin le long de l'ancien paquebot.

Vingt marins mascatiens bien armés s'y trouvaient, ainsi que trois vieillards vêtus de burnous blancs, parmi lesquels Marcel Dunot reconnut le vieux mutérassif Ismaïl.

— Babouzec ! dit-il, cours *amener* (abaisser) l'échelle, que ces gens puissent monter !

Le brave Breton s'empressa tandis que Marcel Dunot prenait sa place au gouvernail. Quelques minutes plus tard, le mutérassif Ismaïl et ses deux compagnons arrivaient sur la passerelle.

— Salut, capitaine Dunot ! fit le vieillard en s'inclinant. Qu'Allah te protège, toi et les tiens, jusqu'à la centième génération.

— Et toi, jusqu'à la millième, vénérable Ismaïl ! répondit Marcel Dunot soucieux de ne pas être en reste de politesse.

— Avec l'aide d'Allah, tu t'es emparé de ce navire ! Mais où est le *Kader* !

— Au fond de la mer, vénérable Ismaïl !

— Allah est le maître ! Mais, dis-moi, pourquoi n'as-tu pas jeté l'ancre ? Tu ne vas pas repartir de suite, pourtant !

— Il est vrai, vénérable Ismaïl ! Mais je suis seul à bord avec mon ami ! Le reste de l'équipage, ce sont des Wahabites et des Somalis que j'ai obligés à rester à leur poste ! Malgré qu'ils me craignent, je leur ai défendu de monter sur le pont, afin qu'ils n'aient pas envie de m'attaquer ! Car ils sont bien deux cents et nous ne sommes que deux !

— Vous n'êtes que deux !... Et l'équipage du *Kader?*

— Il est mort glorieusement, sauf le misérable Khalil Batarsé, qui s'est enfui comme un lâche et traître qu'il est !

— C'est un infidèle : tous les infidèles sont des lâches !

— Merci pour moi, vénérable Ismaïl !

— Oh ! toi, tu es digne d'être un croyant, capitaine Dunot ! Et je n'ai pas parlé pour toi, ni pour ton ami !... Ainsi, ce sont des Wahabites qui sont à l'intérieur de ce navire ?

— Je te l'ai dit, vénérable Ismaïl !

— Allah soit loué !... Je...

— Avant tout, je te prie de faire monter à bord quelques-uns de tes marins afin qu'ils « dessaisissent » (1) les ancres et que je puisse mouiller ! interrompit Marcel Dunot qui ne perdait pas de vue la situation du *Baba-Haroudé*.

— Tu as raison ! Mais, patiente un peu, je vais envoyer la chaloupe à terre afin qu'elle ramène un nombre suffisant de nos valeureux soldats qui s'empareront de ces chiens de Wahabites pour les pendre dès demain devant le palais du très puissant Mahmoud !

— Cela, c'est impossible, vénérable Ismaïl ! J'ai promis à ces hommes, s'ils m'obéissaient sans résistance, de leur pardonner, de ne les molester en rien, et de ne pas les retenir prisonniers ! Je tiendrai ma promesse !

Ismaïl fronça les sourcils.

— Seul, Mahmoud-el-Kebir commande à Mascate, l'as-tu oublié, capitaine Dunot ?

— Non ! Mais ici, nous ne sommes pas à Mascate, mais à bord de mon navire que j'ai conquis ! Et moi seul y commande ! Les Wahabites s'en iront d'ici, libres !

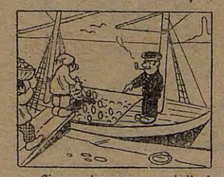
— Prends garde ! gronda le mutérassif.

— Espères-tu m'intimider, vieillard? Moi qui n'ai pas eu peur de deux cents hommes? répondit Marcel Dunot froidement. Un mot de plus et je gagne le large avec le *Baba-Haroudé* et avec toi, par surcroît !

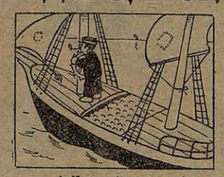
(A suivre.)

(1). " Saisir " une ancre, c'est la fixer solidement au navire pour que les vagues ne puissent la bouger.

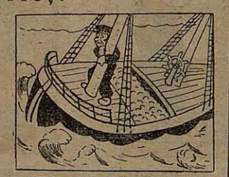
UNE BONNE SPÉCULATION



« Si vous n'avez pas une balle de coton dans chaque oreille, fit Paul Hopatt, un capitaine au long cours, écoutez cette véridique histoire. Elle vous prouvera qu'un homme intelligent sait tirer profit de tout. Ainsi sachant que les œufs se payaient un prix exorbitant en Amérique, j'avais fait escale sur les côtes...



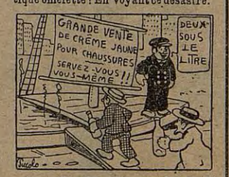
« ... de Normandie pour y charger mon voilier d'une cargaison d'œufs sur lesquels je comptais pour réaliser un bénéfice épatant. Lorsque ma cale fut pleine, sans perdre un instant, je mis le cap sur le Nouveau-Monde. Je comptais vendre ma marchandise comme œufs à la coque, rapport à celle du navire.



« Mais voilà-t-il pas qu'en plein océan le « Triton » — c'est le nom de mon voilier — essuya une de ces tempêtes qui font époque dans la vie d'un marin ? Quant à ma cargaison d'œufs, ah ! mes enfants, quelle catastrophe ! Il n'y en avait plus un seul d'intact. Non, mais vous parlez d'une fantastique omelette ! En voyant ce désastre.

« ... je fis, ça se conçoit, une sale bouillotte ! Pour comble de malheur, le soleil se mit à taper sur ma camelote. Aussi vingt-quatre heures plus tard, mince de parfum ! On aurait juré que mon bateau était changé en établissement de bains de Barèges... L'équipage et moi on en prenait plus avec son nez qu'avec une pelle..

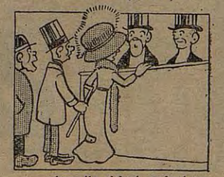
« Ça fouettait tellement que dans le sillage du voilier on voyait des centaines de poissons asphyxiés qui nageaient sur le dos. Pour ma part, j'aurais tourné de l'œil ainsi qu'un merlan, si je n'avais pas pris la bonne précaution de fumer nuit et jour mon brûle-gueule... Vous vous figurez peut-être qu'en arrivant à New-York je fus obligé...



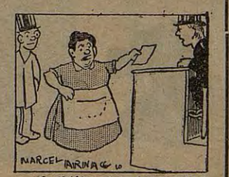
« ... de couler ma marchandise? Ah ! mais non, je l'ai vendue comme cirage à l'œuf pour chaussures jaunes. Ça m'a rapporté deux fois plus que si j'avais apporté mes œufs intacts ; et même que je n'en ai pas eu assez. Vous voyez que pour le spéculateur, que ce soit de la... vanille ou du chocolat, tout, quand on sait s'y prendre, peut se transformer en galette. »

L'ARGUMENT

Mathéo, le petit cabot du 6e était très chic, décidément ! A peine déménagé dans la boîte dont mame Chipio était la vigilante gardienne, il offrit à cette dernière un billet de faveur ! « Je sais bien que moi-z-aussi, j'ai été gentille avec lui, disait mame Chipie...



« ... pisque j'y ai loué, malgré que le pipelétaire veut pas de cabots dans la maison ! mais enfin, c'est tout de même chouette de sa part, ce billet de théâtre ! Et un fauteuil d'orchestre, ma chère !» Le soir même, mame Chipie se présentait au contrôle...



... du théâtre, et tendait son billet. Le contrôleur, baba, lui dit : « Madame, nous ne pouvons vous accepter aux fauteuils d'orchestre dans cette tenue ! — Pourtant, se récria mame Chipie, j'ai pas de chapeau ! »

Nos sympathiques

PIEDS-NICKELÉS

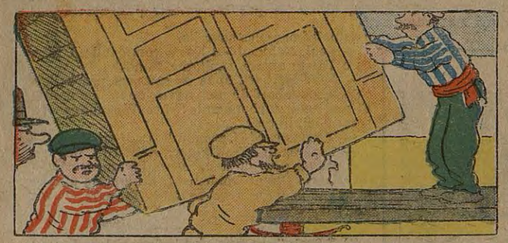
ne connaissant que leur devoir de Français se sont engagés dans l'armée des combattants sans attendre leur ordre de mobilisation, et les Boches apprennent à leurs dépens ce que vaut un loustic parisien.

Patience, amis lecteurs, vous les verrez bientôt à l'œuvre.

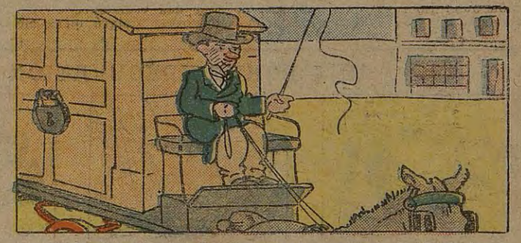
Dans la caisse imaginée par Zigouillot et où ils s'étaient si bêtement laissés enfermer, les Pieds-Nickelés étaient loin d'avoir le sourire. « C'est rien vexant pour notre amour-propre, déclarait Croquignol, de se faire chauffer comme des apprentis ! Si nous ne trouvons pas le moyen...

« ... de sortir de cette maudite boîte, c'est une autre boîte, la prison, qui nous attend, et quand pourrons-nous en sortir, voilà ce que j'ignore et vous aussi, probablement. » Réunissant leurs forces, ils essayèrent à plusieurs reprises d'enfoncer une des cloisons de leur cellule, mais ce fut inutilement.

La caisse, en prévision, d'une évasion possible, avait été solidement construite et défiait leurs efforts. Qui rayonnait ? c'était Zigouillot. Jamais capture de malfaiteurs ne lui avait causé autant de plaisir. Il faut dire aussi que le gibier était d'importance ! Par surcroît de précaution, le rusé policier...



... mit un gros cadenas à la porte pour renforcer la serrure. Il appela ensuite le menuisier et ses ouvriers qui accoururent aussitôt. Ils étaient tous les trois des gaillards costauds. Aidé par eux, il réussit à hisser sur le camion la caisse lestée de son chargement. Ce ne fut pas une petite affaire, car la présence des trois cambrioleurs qui s'y trouvaient emprisonnés rendait le colis particulièrement lourd, mais stimulés par la promesse d'un bon pourboire, ils arrivèrent heureusement à leurs fins. Lorsque la caisse ..

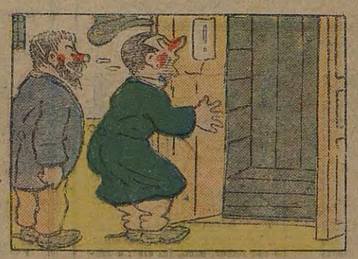


... fut chargée sur la voiture, Zigouillot grimpa lestement sur le siège, la mine joyeuse et fière tout à la fois, il prit le fouet en main et conduisit l'attelage à la Préfecture de police. Tandis que le cheval allait au pas en raison du chargement qu'il avait à remorquer, Zigouillot pensait aux félicitations que le patron ne manquerait pas de lui adresser et par la même occasion, il escomptait déjà l'avancement et les gratifications...

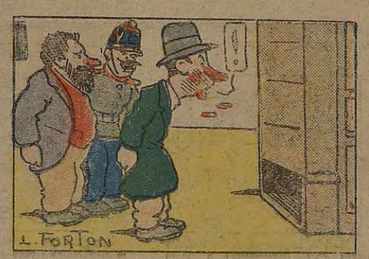
... qui seraient la conséquence inévitable de cette capture du célèbre trio de voleur. L'aube commençait à poindre quand Zigouillot, campé sur son siège comme un triomphateur arriva devant la Tour-Pointue en faisant claquer son fouet. Le municipal de planton à la porte ainsi que les agents de garde ne furent pas médiocrement étonnés de voir Zigouillot dans cet équipage et se dirent en voyant le chargement de la voiture. « Tiens, il s'amène avec une baraque... Est-ce que ce serait par hasard...

« ... un nouveau modèle de guérite qu'il viendrait proposer ? » Après avoir pénétré dans la cour avec sa voiture, Zigouillot sautant prestement à bas de son siège, grimpa aussitôt chez le chef de la Sûreté et annonça en entrant : « Patron, je viens de donner un coup de filet mirobolant.. Les Pieds-Nickelés sont capturés et voilà leur souricière. » Ce disant, il amenait son chef vers la fenêtre et lui désignait du doigt la fameuse caisse...

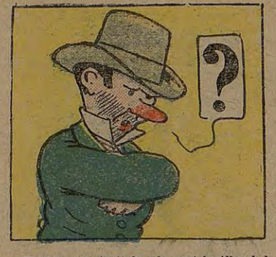
... qui avait été placée dans la cour... « C'est très bien, mon garçon, articulait le chef de la Sûreté. Je suis content de vous. » L'un suivant l'autre, ils quittèrent le bureau, se dirigèrent vers la cour et en présence de son chef, flanqué de quelques agents, le policier s'empressa d'enlever le cadenas et d'ouvrir..



... à deux battants la porte de sa caisse. Soudain, il recula d'un pas tandis que son visage exprimait le comble de la stupéfaction. La caisse était vide .. Chose incroyable, les Pieds-Nickelés avaient réussi encore une fois à s'échapper .. Zigouillot, les yeux écarquillés par l'ahurissement, était bien ...



... obligé de se rendre à l'évidence. En examinant attentivement la caisse, le policier constata qu'une des planches avait été découpée pendant le trajet et il vociféra — Ah ! les misérables ! Ils me paieront ce vilain tour... C'est par cette étroite ouverture qu'ils m'ont fait la sale blague de s'évader... Coûte que coûte, il faut que je les repince !

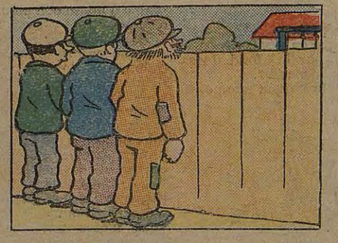


Zigouillot marinait dans le court-bouillon de la stupeur et sa bobine exprimait le plus violent dépit. Les Pieds-Nickelés s'étaient évadés de leur caisse ! Tout ce qu'il aurait pu dire ou faire ne pouvait remédier à la constatation de ce fait qui saturait de colère son cœur de policier.

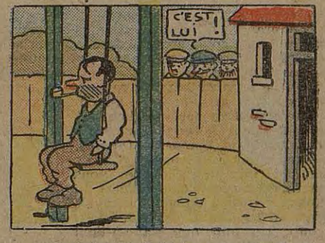
Quant aux trois copains qui s'étaient échappés de leur cellule ambulante en déclouant une planche, leur premier soin avait été de piquer un temps de galop jusqu'au logis où Mannunon, dévorés d'inquiétude, attendait leur retour, et d'apprendre à cette brave négresse la mésaventure...

...qui venait de leur arriver. « Zigouillot nous a joué un tour de cochon, déclarait Croquignol. Si nous n'avons pas été pincés ce n'est pas de sa faute. Il n'y perd rien pour attendre, et on lui fera payer ça plus cher qu'au bureau. En attendant nous allons travailler dans la banlieue. S'il y a un peu moins de bénéfices..

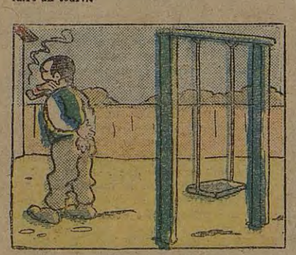
« ... il y aura moins de risques aussi... Qu'est-ce que vous en pensez, les aminches ? » Ribouldingue et Filochard, à l'unanimité, approuvèrent la proposition énoncée par leur associé. Le lendemain, ils quittaient la capitale où ils se sentaient un peu trop surveillés et s'en allaient faire un tour...



.. du côté de Bécon-les-Bruyères avec l'espoir de trouver un nettoyage par le vide à effectuer dans quelque villa inhabitée, quand soudain leurs regards plongeant par-dessus une palissade, découvrirent un individu qui se balançait dans son jardin. Croquignol et ses deux complices...

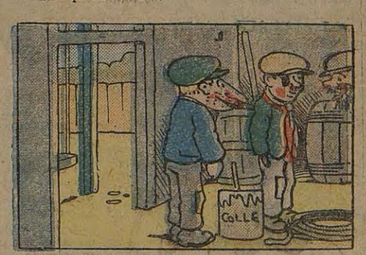


... réprimèrent à grand'peine une exclamation de surprise en reconnaissant dans ce personnage, leur adversaire acharné, Zigouillot qui était bel et bien le locataire de cette villa qui se balançait nonchalamment tout en ruminant des projets de vengeance contre les Pieds-Nickelés qui lui avaient...

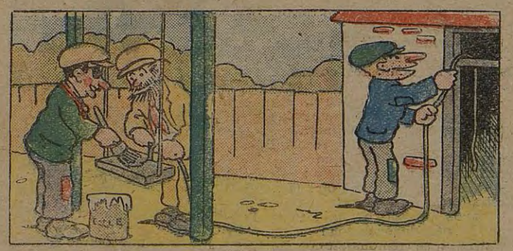


.. si adroitement faussé compagnie. Au bout d'un instant, Zigouillot après avoir consulté sa montre quitta l'escarpolette pour rentrer déjeuner. Les Pieds-Nickelés, ravis de son départ, se concertèrent rapidement. Se doutant bien que le policier reviendrait, son repas terminé...

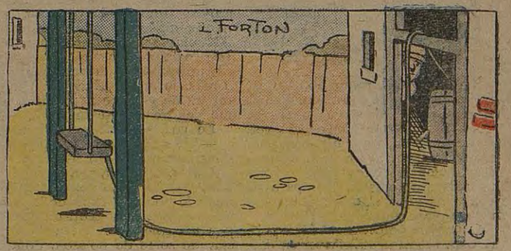
... se balancer de nouveau pour activer sa digestion, ils escaladèrent silencieusement la palissade et s'introduisirent dans son jardin avec l'intention bien arrêtée de lui jouer un bon tour. Ah ! si le zélé Zigouillot avait pu prévoir ce qui se tramait contre lui.



Les trois complices, en fouinant de côté et d'autre, se trouvèrent dans une sorte de buanderie et aperçurent dans un coin une longue corde voisinant avec un pot de colle. « Voilà qui va faire parfaitement notre affaire ! s'exclaffait Filochard en faisant main basse sur ces deux objets.



Sur ce, il se faufila jusqu'à l'escarpolette qu'il enduisit, au moyen de son pinceau, d'une forte couche de colle. Ceci fait, Croquignol attacha un des bouts de la corde après le siège de la balançoire, et la fit passer par-dessus la porte de la buanderie. « Il a voulu se payer notre tirelire, gouillait Filochard, et s'est assez tirebouchonné quand nous étions tous les trois enfermés dans la maudite caisse... Chacun son tour, comme dit l'autre, et nous allons...



« ... maintenant nous offrir une tranche de rigolade à ses dépens — Il ne va point tarder à revenir, insinuait Ribouldingue. Dépêchons-nous d'aller nous cacher dans la buanderie où nous pourrons attendre sans danger son retour. Le piège est tout prêt... Il peut s'amener quand il voudra, à la condition cependant de ne pas abuser de notre patience en nous faisant poireauter trop longtemps.

(A suivre.)

La Revanche de Balthazar

Le grand Balthazar était très mal vu des commerçants de son quartier. Il était arrogant, cynique et querelleur.

On ne le voyait jamais se promener sans son fox Tape-à-l'œil, un sale petit roquet, qui cherchait constamment noise à des chiens trois fois gros comme lui. De plus, Tape-à-l'œil était voleur. Il avait un chic incomparable pour vous attraper une côtelette à l'étal du boucher quand on ne l'observait pas. Aussi s'en méfiait-on beaucoup. Un jour que Tape-à-l'œil rôdait devant l'étalage d'une poissonnerie, le patron lui allongea un coup de pied.

Alors le grand Balthazar se fâcha :

— De quel droit battez-vous mon chien, monsieur?

— Parce que je le soupçonne de m'avoir déjà volé du poisson.

— Vraiment... Et si je vous flanquais une tripotée parce que je vous soupçonne de vouloir me voler ma montre, vous trouveriez la farce mauvaise sans doute.

Le boutiquier parut embarrassé par la logique de ce raisonnement. Il répliqua :

— Tenez votre chien en laisse et, de cette façon, tout le monde s'en trouvera bien... Et puis, au surplus, assez de discours, je ne veux pas discuter plus longtemps avec vous. On vous connaît, vous êtes un mauvais coucheur.

— Soyez poli... ah ! soyez poli, riposta le grand Balthazar en empoignant le marchand de poisson par le bras et le secouant rudement.

Mais l'autre se débattit et levait même la main sur le grand Balthazar quand Tape-à-l'œil, croyant son maître en péril, happa le commerçant par le fond de sa culotte et s'y suspendit.

Cette scène provoqua une petite émeute.

Balthazar dut faire lâcher prise à son fox tandis que le marchand de poisson, rouge de fureur, cherchait, d'un coup d'œil circulaire, un agent pour lui faire constater les dégâts.

— Je vais vous attaquer devant le juge de paix, dit-il, vous allez voir ce que ça va vous coûter, car, indépendamment des avaries causées à mon pantalon, j'ai été mordu, je ferai examiner ma fesse par un médecin et à vos frais. Qui me prouve que votre chien n'est pas enragé?

— Allons, allons, du calme, répliqua le grand Balthazar conciliant, ce n'est pas bien grave. Vous croyez qu'il ne vaudrait pas mieux que nous nous arrangions à l'amiable plutôt que de mettre la justice dans cette méprisable petite affaire de fesse et de fond de culotte? Tenez, je ne demande qu'à devenir un de vos clients; voulez-vous me vendre du poisson?

Le commerçant se calma.

— Je suis trop bon diable avec vous, murmura-t-il revêche.

Balthazar s'était approché de l'étalage. Il examinait attentivement le poisson, allait de la truite saumonée aux rougets en passant par les soles. Et il marchandait chaque sorte de poisson. Soudain il s'écria :

— Diable, je me rappelle qu'on m'a apporté hier soir une carpe magnifique que je dois manger à mon déjeuner... Mais qu'à cela ne tienne, je veux devenir un de vos clients, chose promise, chose due... donnez-moi donc deux sous de bigorneaux.

Le marchand fit un peu la grimace, mais il servit silencieusement cet animal de Balthazar qui, en lui mettant dix centimes dans la main, lui dit : « Sans rancune, hein? » et qui s'éloigna en sifflant Tape-à-l'œil.

N'allez pas croire que Balthazar se montra reconnaissant des concessions faites par le boutiquier.

Tout en marchant, il grommelait :

— Ah ! mon vieux, tu as voulu faire le méchant, eh bien ! je te revaudrai cela. J'aurai un jour ma revanche. Tu ne connais pas encore le grand Balthazar.

En effet le poissonnier ne connaissait que de réputation ce diable d'homme, il allait apprendre à le connaître plus à fond.

Le poissonnier ne revit Balthazar que quinze jours après l'algarade. Notre loustic rôdait devant l'étalage.

— Tiens, tiens, s'exclama le commerçant, vous voilà, vous; je croyais que vous ne reviendriez plus et je me disais : « Il m'avait promis sa clientèle. J'ai vraiment eu tort d'être trop complaisant. »

— Allons, allons, répondit Balthazar en gratifiant le boutiquier d'une tape amicale sur l'épaule, vous n'êtes pas encore ça mé? Quel homme rancunier vous faites !

Tout en parlant, Balthazar s'était appuyé contre l'étalage et présentait avec intention son dos à deux homards vivants qui donnaient des signes de nervosité.

Il reprit :

— Et la morsure de Tape-à-l'œil?

— C'est cicatrisé, heureusement.

— Le pantalon avait-il beaucoup souffert?

— Ma femme a fait une reprise.

— Ah ! tant mieux; je suis bien content... Et les affaires, comment ça va?

— Tout doux, tout doux... Eh bien, voyons, qu'est-ce que vous allez m'acheter aujourd'hui?...

A peine le commerçant venait-il de prononcer ces mots que Balthazar poussa un cri terrible :

— Aïe, aïe... Oh là ! oh ! là... C'est affreux, au secours !

— Mais qu'est-ce qui vous prend? Vous devenez fou !

Balthazar se trémoussait comme s'il avait eu la danse de Saint-Guy compliquée de coliques de plomb.

Le marchand de poisson vit alors un de ses homards suspendu à la culotte du bohême.

Comme il s'approchait en disant :

— Ne bougez donc plus, je vais lui faire lâcher prise.

— Gardez-vous en, monsieur, gardez-vous en, riposta Balthazar

grandiloquent, ne touchez à rien surtout... Vite un sergent de ville, un sergent de ville pour dresser procès-verbal, pour constater les dégâts, j'ai la peau entamée... Mon chien avait une raison lorsqu'il vous a attaqué, monsieur, tandis que votre homard s'est jeté sur moi sans motif... Il est peut-être enragé... Nous irons en justice de paix. Vous verrez ce que ça vous coûtera... A moins que...

— Que quoi?

— Que nous traitions à l'amiable.

— Allons, ne criez plus; je vais vous donner deux sous de bigorneaux.

— Deux sous de bigorneaux ! mais vous devenez fou... Vite, un sergent de ville?... Qu'importe ! je me résigne à souffrir jusqu'à l'arrivée de la police, mais c'est à vos frais... Tenez, transigeons; abandonnez-moi le homard et vous n'aurez pas d'ennuis.

Le commerçant se récria :

— C'est trop fort, une pièce pareille pour une écorchure de rien?

Puis, en fin de compte, il accéda au désir de Balthazar. Il grogna :

— Fichez-moi le camp, emportez le homard, et que je ne vous revoie plus; vous êtes une grande canaille !

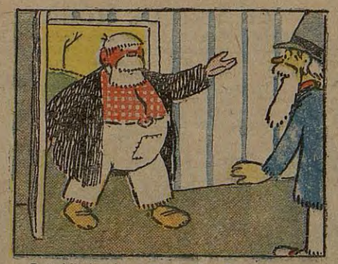
A ces mots, Balthazar fit lâcher prise au crustacé, puis, le visage

épanoui, il s'éloigna en murmurant :

— J'ai fait une bonne affaire. Brave marchand de poisson, il ne connaissait pas à fond le grand Balthazar... Je l'ai eu... Tape-à-l'œil, tu es bien vengé !

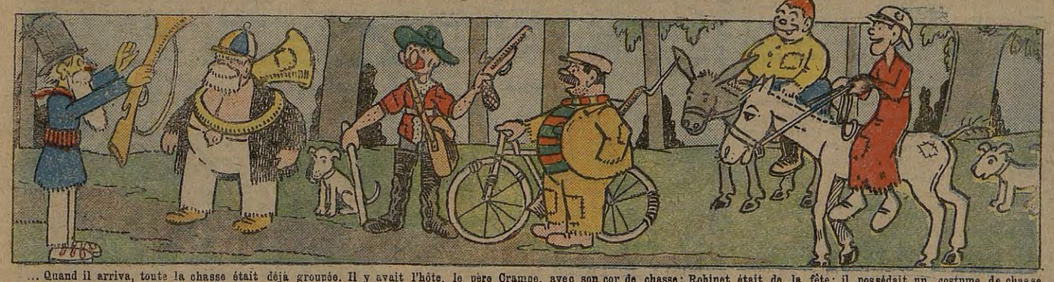
ALPHONSE CROZIÈRE.

A quelque temps de là, Guenille vit Pattefolle entrer chez lui en coup de vent, pour lui annoncer : « Dis donc, le père Crampe qui vient de m'envoyer une invitation pour sa chasse à courre, qui a lieu demain ! Je cavale chez le père Toto, pour louer des pur sang ! »



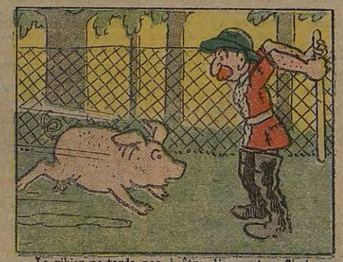
Pattefolle à peine sorti, le père Crampe s'amena : « Mon cher Guenille, dit-il au biffin, je viens, en personne, vous prier d'assister demain à ma chasse à courre ! — Comme c'est aimable à vous ! jubila Guenille, je vais prendre mes dispositions ! »

Le père Crampe parti, Guenille réfléchit que ses moyens ne lui permettaient pas de sacrifier des 10 ronds à la location d'un cheval, aussi, le lendemain, il se rendit au rendez-vous de chasse, à pinces, avec son winchester et sa cartouchière...

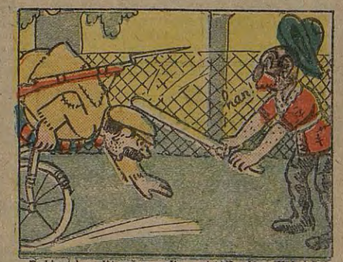


... Quand il arriva, toute la chasse était déjà groupée. Il y avait l'hôte, le père Crampe, avec son cor de chasse; Robinet était de la fête; il possédait un costume de chasse impressionnant : un corsage à sa moitié, de magnifiques bottes d'égoutier, un carnier magnifique, un pistolet à arçon et un superbe gourdin ! Pattefolle, qui n'avait pu trouver de canasson, était à vélocipède, avec un lebel, baïonnette au canon, en bandoulière ! Mme Pattefolle se révélait délicieuse en amazone ainsi, du reste, que mame Robinet, vêtue d'un costume cycliste fort seyant, et juchée sur un âne pur sang ! Une meute imposante complétait le cortège !

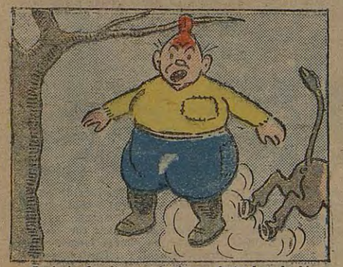
« Attention ! prononça le père Crampe, dès l'arrivée de Guenille... tout le monde est prêt? Alors, une, deuss, troiss ! » et il sonna du cor de chasse si violemment, que montures et piétons détalèrent au galop ! Les chiens, seuls, n'avaient pas bronché !



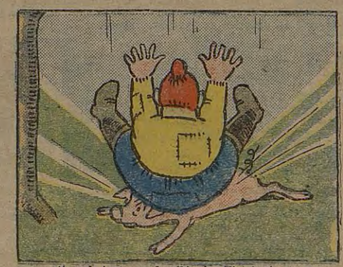
Le gibier ne tarda pas à être découvert. « C'est un sanglier ! rugit Lakmé, affolée ! Cerné par la bande, le solitaire rebroussa chemin, et s'élança dans la direction du tondeur de chiens ! « Acré ! Robinet ! » hurla mame Robinet...



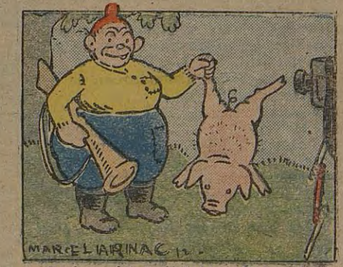
Robinet brandit son gourdin, qui siffla dans l'air ! Le fauve, tel un zèbre, lui passa entre les guibolles — et ce fut Pattefolle, qui, s'amenant avec vélocité, reçut le gnon ! Au fracas de la chute le coursier de mame Robinet rua.



Projetée dans l'espace, la femme du tondeur de chiens demeura, tel Clodion le chevelu, accrochée à une branche... Mais elle se débattit désespérément... si désespérément, que la branche céda ! Mame Robinet...



... s'écroula juste sur le gibier ! « Victoire ! » beugla-t-elle... Déjà, le père Crampe sonnait l'allali ! Toute la chasse se réunit pour féliciter mame Robinet de la justesse de son tir ! Le père Crampe lui dit : « On peut hardiment vous comparer à Diane Chasseresse !...



« ... Je vais vous photographier ! » L'opération terminée, il fut convenu qu'on allait déguster l'unique pièce inscrite au tableau. Le sanglier qui n'était, en somme, qu'un cochon de lait, fut rôti sur-le-champ, et la chasse affamée se chargea de le faire disparaître en totalité !

(*A suivre.*)

NOS OISEAUX

Le pinson est le plus matinal des oiseaux; son chant devance généralement l'aurore et se fait entendre de une heure à deux heures du matin. Vers deux heures et demie, la fauvette s'éveille et sème ses arpèges dans la nuit. A trois heures, la caille avertit les débiteurs malheureux de ne pas se laisser surprendre par le coup de sonnette de l'huissier.

La fauvette à ventre rouge succède à la caille et vers quatre heures le merle siffle.

Une demi-heure plus tard, la mésange, la féroce mésange, semble jouer de la lime.

Puis c'est le moineau franc, qui pépie et jette son appel de gavroche dans le voisinage des maisons de ferme et des granges.

CE QUE L'ON NE SAIT PAS

Dans l'île de Nimia, près Rhodes, les jeunes fil'es ne peuvent se marier avant d'avoir pêché une quantité déterminée d'éponges.

La plus grande partie des cheveux qui servent à la confection des postiches provient des malfaiteurs chinois, des morts de cette même contrée, que l'on tond aussitôt leur décès, ou encore des pauvres hères qui, pour avoir du pain n'hésitent pas à sacrifier leurs nattes.

LE SULTAN PEUT CHOISIR

S'il y a un homme au monde qui puisse se vanter de n'être pas sans nom, c'est bien certainement le sultan. Le peuple turc l'a en effet qualifié de tous les surnoms suivants : La plus belle perle du monde, la porte de justice, le prince des chameaux, le roi de justice, l'ombre de Dieu sur terre, la couronne des âges, le conquérant victorieux, le haut roi des deux mers, le maître au-dessus des maîtres.

Le souverain oriental n'a vraiment que l'embarras du choix.

BOISSON D'AVOINE, TONIQUE ET DÉLICIEUSE

1re *Recette.* — Mettez dans une grande cruche :

Eau pure.....	10 litres
Décoction forte de thé..	80 grammes.
Sucre.....	1 kilogr. 1/2

Le sucre fondu, ajoutez 20 grammes de levure de bière bien fraîche, pour amener la fermentation; placez pour cela la cruche dans un endroit tiède. Quand celle-ci a suffisamment duré, décantez le liquide, mettez-le en bouteilles; ficelez-les solidement, les bouchons sauteraient.

2e *Recette.* — Faites dissoudre sur le feu dans 5 litres d'eau :

Sucre.....	2 kilogr. 1/2
Acide tartrique.....	40 grammes.

Puis laissez refroidir complètement.

Ajoutez alors :

Essence de citron.....	5 grammes.
Essence de framboises..	40 gouttes.
Alcool à 90°.....	20 grammes.

Mélangez bien le tout et mettez en bouteilles.

Deux cuillerées dans un verre d'eau gazeuse constituent une boisson excellente et rafraîchissante, au goût de tous.

E. M

LE PRINCE ROUGE. — XXI. Jean Bardin.

Le châtelain de Saint Probe a été assassiné par la bande des chauffeurs qui se sont emparés d'une somme importante. Mais la majeure partie de la fortune est déposée en lieu sûr chez le notaire de Nangis. Par son testament, le châtelain lègue ses biens à sa nièce, Irène de Chèvremont, à la condition qu'elle épouse un certain Jean Bardin, son fils naturel, disparu depuis plusieurs années. La jeune fille, sa mère et son cousin Sylvain Livry, après avoir failli être arrêtés comme suspects sont acquittés. Sylvain Livry se rend à Chartres où l'appellent ses nouvelles fonctions. En route, il aperçoit des gens mystérieux, il les suit et pénètre dans la Caverne Maudite, refuge des brigands; mais le Prince Rouge ne tarde pas à s'apercevoir de sa présence. Les deux hommes res ent seuls l'un en face de l'autre.

« Citoyen, dit le chef à voix basse, avant que mes hommes ne soient de retour car je sais que personne ne vous attend dehors, suivez-moi, je veux vous sauver! Ne me questionnez pas! C'est inutile! Il prit le jeune magistrat par la main, et l'entraîna devant une immense pierre murant une anfractuosité du souterrain. Il poussa légèrement l'énorme rocher qui, lentement, tourna sur lui-même et découvrit l'entrée d'un corridor éclairé par un faible reflet de lune. « C'est une issue secrète, je suis seul à en connaître l'existence; faites vite, suivez cette voûte jusqu'au bout, tournez à gauche...

« ... et vous vous trouverez sur la route. » Sylvain voulait remercier le mystérieux personnage, mais sa main le poussa dans l'étroit couloir et, doucement, la pierre se referma sur lui. Le Prince Rouge, comme si rien d'anormal ne s'était passé, reprit sa place. Tous les bandits revenaient, brandissant des armes qu'ils avaient toujours dissimulées sous leurs vêtements. Ils avaient été dupes, il n'y avait personne dehors. « Et l'espion? demanda le Prince, où est-il? » Tous se regardèrent dans la hâte qu'ils avaient mis à attaquer les invisibles gendarmes, ils n'avaient plus songé à s'occuper du prisonnier.

« Il a profité du tumulte pour fuir, dit le Prince; tant pis pour les hommes qui étaient de garde à la porte, ils recevront chacun quarante coups de bâton à la prochaine occasion. Maintenant, vous autres, continua-t-il en se tournant vers Le Faquin, Le Sanglier et Sac d'Os, commencez à faire les parts, puis vous tirerez les lots au sort; surtout qu'on ne joue pas du couteau. » Deux ou trois bandits s'éloignèrent...

... et revinrent bientôt en traînant un sac qui paraissait très lourd. Ils tranchèrent le lien qui le fermait et un véritable flot d'or et d'argent roula sur le sol. A l'aide d'un gobelet, Le Faquin versait à chacun dans sa coiffure, une pleine mesure de monnaie. « C'est terminé, dit-il au bout de quelques minutes; il reste juste la part du Maître. — C'est parfait, s'exclama le Prince Rouge; partagez-vous l'argenterie... »

«... les vêtements et le linge; je vous abandonne ce qui me revient. Il faut que, dans un quart d'heure, la Caverne Maudite soit vide, car le jour est proche; faites vite et filez! » Un brouhaha envahit alors la vaste nef et bientôt, lourdement chargé, chaque bandit, pliant sous le faix, quitta le repaire. Quand il n'y eut plus personne, le Prince Rouge quitta son manteau couleur de sang, souleva le mouchoir...

... qui masquait ses traits, ajusta une perruque sur sa tête et apparut vêtu en paysan aisé. « Et maintenant, Jean Bardin, murmura-t-il joyeusement, tu vas pouvoir t'occuper de tes petites affaires! Ainsi métamorphosé, il sortit de la caverne, il examina à droite et à gauche si personne ne l'avait vu s'échapper de l'antre terrible; en quelques enjambées, il gagna la grand'route, et prit la direction de Chartres.

Il allait tout joyeux, content de la tournure des événements quand, à une petite distance, devant lui, il aperçut un voyageur qui, lui aussi, se hâtait vers la ville. De son œil exercé, le Prince reconnut celui qu'il venait de sauver bien volontiers, » répondit Sylvain, qui ne négligeait aucune occasion de faire bavarder le monde. La conversation s'engagea. Le Prince confia à son compagnon qu'il se rendait à Chartres appelé par une affaire d'héritage.

Bientôt, les premières maisons de la ville furent en vue. Sylvain déclina l'invitation que lui faisait son compagnon de boire une bonne bouteille ensemble au cabaret tout proche. Le jeune magistrat, sans décliner ses titres, prétexta que des parents l'attendaient et quitta son compagnon de route sur un salut amical, auquel ce dernier répondit, non sans ironie, murmurant entre ses dents : « A nous deux, maintenant! » Il se perdit bientôt dans les petites rues qui avoisinent la place...

... du Vieux-Marché. Sylvain, lui, s'achemina vers le Tribunal. Quand il arriva au siège de la cour criminelle, tout dormait encore et il eut quelque peine à tirer le portier de son sommeil. Le concierge s'habilla en hâte et s'empressa de lui faire visiter...

... les locaux en attendant l'arrivée des autres employés. Le jeune magistrat s'assit ensuite dans le bureau qui lui était affecté, superbe pièce au rez-de-chaussée donnant sur les jardins, mais un coup de timbre retentit et le concierge entra vivement : « Pardon, excuse, Monsieur le Juge, il y a là un individu qui vient, paraît-il, du moulin de Blancheville; il veut vous voir à tout prix! — Du moulin de Blancheville! répéta Sylvain, alarmé; faites entrer. »

(A suivre.)

ANECDOTES

Toujours l'Amérique.

C'est à Chicago que dix mille familles ont adopté le régime des fauves : viandes, légumes, œufs, absolument crus, plus de pain ni de pâtisserie. Ils prétendent que la cuisson détruit le principe nutritif

de l'aliment et que, cuire les substances alimentaires pour les manger, c'est aller à l'encontre de la nature.

Le nombre d'adhérents s'accroit de jour en jour, il paraît qu'à Chicago les estomacs sont solides.

Il n'en faut pas douter !

A la caserne.

— Dites donc, Lempaté, vous avez les mains sales. Vous ne les avez pas lavées ?

— Si, mon lieutenant, si... seulement c'est avec du savon noir.

Le violon de Paganini.

On sait que le célèbre violoniste était déjà virtuose dès l'âge de quinze ans, donnait des concerts et gagnait de l'argent.

Mais, hélas, il perdait tout au jeu, même son instrument. Lors d'un voyage que Paganini fit à Livourne, il dut avoir recours à la bonne volonté d'un négociant français établi là-bas, M. Livron, grand amateur de musique, qui s'empressa de lui prêter un excellent Guarnerius.

Après le concert, Paganini le reporta à son propriétaire, mais celui-ci s'écria : « Je me garderai bien de toucher un violon sur lequel vous avez joué... C'est à vous que

mon violon appartient dès à présent. »

Pendant le reste de son existence, le maestro se servit toujours de cet instrument sur lequel il joua dans tous ses concerts.

Sans chaussures.

Il y a quelques années, en Finlande, un député s'obstinait à assister pieds nus aux séances du Landtag!

On lui envoya quantité de paires de chaussures en cadeau, ainsi que des chargements de chaussettes et de bas. D'autres personnes généreuses lui firent remettre de l'ar-

gent en lui peignant les rigueurs de l'hiver et les soins qu'exigeait sa santé. On lui adressa aussi de l'argent pour acheter du savon.

Rien n'y fit, et le député Puikyala refusa obstinément les chaussures et les conseils. Ajoutons qu'il ne s'est jamais mal porté pour cela.

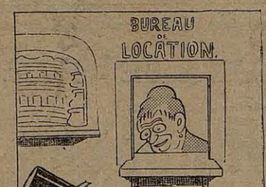
E. M.

FRANCHISE

— Oui, monsieur, j'ai vu dernièrement un homme qui jouait de la clarinette avec ses oreilles, vous me croirez si vous voulez.

— Dans ce cas, puisque vous me laissez le choix, j'aime autant ne pas vous croire.

A PROPOS



LA CAISSIÈRE, *au spectateur qui vient de glisser sur une pelure d'orange.* — Monsieur désire-t-il un billet de parterre ?

— Hé ! vous m'arrosez les ripatons !
— C'est pour faire pousser les oignons !

SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS DU NUMÉRO 385

ENIGME. — Marc.
CHARADE. — Ruban.
CASSE-TÊTE. — Elvina, Florentin.
LOGOGRIPHE. — Luc, Luce, Lucie.
MOTS CARRÉS. —

BATON
ARAGO
TANIT
OGIVE
NOTER

1er CALEMBOUR. — Demander à son général à quelle heure il fait battre la générale.
2e CALEMBOUR. — L'ivrogne préfère *pomper* (pomper).
RÉBUS. — Soyez studieux, vous deviendrez savant.

Enigme.

Manière très gracieuse de nager,
Je permets de se restaurer mais sans [manger;
D'un concours je suis la récompense [classique,
Que ce soit d'aéro, d'auto, de gymnas- [tique.

Charade.

Mon premier est un petit vêtement.
Mon second est au ciel.
Mon tout contient de l'eau.

Casse-tête.

(*Un prénom masculin et un féminin*)

a a e e h i l l m p p r u

Logogriphe.

Mes cinq premiers pieds ne changent [pas.
Ajoutez-m'en un : je suis un oiseau [exquis.
Ajoutez-m'en deux : je suis dur.
Ajoutez-m'en trois : je fais cailler le [lait.

Mots carrés.

1. Est humide.
2. Signifie : la même chose (latin).
3. Refus.
4. Emotion.

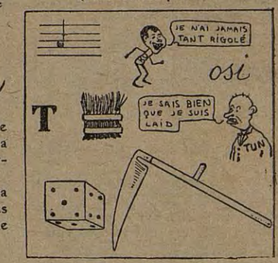
Calembours.

— Qui est-ce qui ressemble à un rond de serviette ?
— Pourquoi un professeur aime-t-il par ses questions embarrasser ses élèves ?

(Solutions dans le prochain numéro.)

RÉBUS

(Trouver une phrase.)



(Solution dans le prochain numéro.)

ENGRAISSEMENT RAPIDE

Fil-de-zinc, le cheminau, vint sonner à la porte du petit manoir où M. Gargamelle coule des jours paisibles : « Je n'demande pas l'aumône, dit-il à la servante, mais, si vous aurriez des vieilles frusques à vot' maître, ça ferait ma balle. On a beau n'pas être coquet...

« ...y a des moments où on s'collerait volontiers aur le râble une redingue de proprio.— J'ai votre affaire, répondit la servante. Voici un veston à monsieur qu'est encore bon. Par exemple, vous allez danser là dedans.— Erreur! retorqua Fil-de-zinc en lorgnant le coffre-fort de M. Gargamelle.

« Erreur! J'ai une constitution extraordinaire. Des fois, j'serai maigre comme une allumette et, dix muintes après, j'enfle comme un tonneau. » La naïve domestique prit ça argent comptant. Fil-de-zinc lui ayant dit que ses haricots brûlaient, elle le laissa seul et il s'occupa pour le mieux de ses affaires.

Le coffre-fort du rentier fut proprement ouvert et vidé des sacs d'écus qu'il contenait. Avec ces sacs et de la ficelle, le cheminau se fabriqua un capitonnage qui valait quelques milliers de francs, au cours moyen. Puis, il revêtit le veston de son bienfaiteur involontaire, veston qui lui alla de suite comme s'il avait été confectionné à sa mesure.

Lorsque la servante revint, elle en resta estomaquée : « Faut pas qu'ça vous épate, la p'tite mère! expliqua Fil-de-zinc. Quand j'vous l'disais qu'j'étais un numéro pas ordinaire. Et c'est pas fini! vous entendrez parler de moi bientôt. » Elle en entendit parler le soir même par son maître qui la pria d'aller retrouver cet homme extraordinaire.

VIENT DE PARAITRE: **Almanach de L'ÉPATANT**

En vente partout: 0 fr. 50

100 PAGES | TOUT INÉDIT

SOMMAIRE

Les douze Mois Comiques, par L. FORTON.
Le Capitaine Croquefer, grande histoire en images.
Héroïques Bandits, grande nouvelle, par ECK. BOUILLER.
La Prophétie, nouvelle, par ECK. BOUILLER.
Les Trois Carrosses de Henri IV, récit historique, par RÉCRÉATOR.
Les Trente-six Métiers de Mlle Pimbêche, grande histoire comique en images, par MARCEL ARNAC.
La Cage de Fer, grande nouvelle policière, par ECK. BOUILLER.
Une Conspiration au Moyen Age, histoire dramatique en images.
Berlingot cherche la tranquillité, histoire comique en images, par L. FORTON.
Aussi fort qu'Arsène Lupin, grande nouvelle policière, par A. DUBREUIL.
L'Homme de Fer, histoire dramatique, par L. D'HÉRISSART.
Nombreuses anecdotes, bons mots, etc., etc.

1915 — 50 c

Envoi franco contre 0 fr. 60 adressés à l'Administration de L'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, PARIS.

EN VENTE PARTOUT

Les Almanachs pour 1915

0 FR. 50

DE FILLETTE ✦ DE L'INTRÉPIDE

DU PETIT ILLUSTRÉ

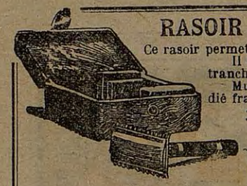
DE LA JEUNESSE ✦ DU CRI-CRI

DE LA VIE DE GARNISON

Envoi franco de chaque Almanach contre 0 fr. 60,
PUBLICATIONS OFFENSTADT, 3, rue de Rocroy,
PARIS

MANCHE A OUTILS
comprenant un manche et 7 pièces, très bonne qualité, qui s'adaptent au manche au moyen d'une vis.
Le manche, le tournevis, la vrille, le foret, l'arrache-clou, la scie, le poinçon, le marteau.
Franco.... 2 fr. 95

Adresser commandes et mandats à l'EPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris.



RASOIR DE SURETÉ A DOUBLE TRANCHANT

Ce rasoir permet à chacun de se passer, sans danger aucun des services du barbier. Il est nickelé, muni d'une très bonne lame en acier trempé à double tranchant. Il est très coquettement présenté dans un élégant écrin.
Muni de sa lame et accompagné d'une lame de rechange, il est expédié franco pour le prix de

3 FR. 75

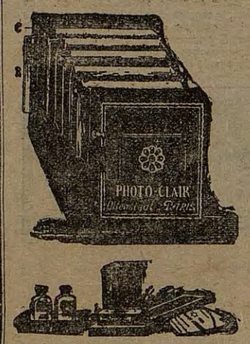
Chaque lame de rechange en plus : 1 franc, franco.

PORTE-LAME

permettant de repasser les lames de rasoir double tranchant. *Prix* 1 fr. 10, *franco.*

Adresser commandes et mandats à l'EPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris

C'est réellement merveilleux! Et c'est pourtant ainsi :



Nous mettons en vente un excellent appareil photographique, format 4 1/2×6 qui est le format le plus pratique pour les débutants. Cet extraordinaire appareil le

PHOTO-CLAIR

est à soufflets genre Folding et conditionné d'une façon exacte, muni d'un verre dépoli.
L'objectif est d'excellente qualité, on fait la pose et l'instantané. Notre merveilleux appareil

PHOTO-CLAIR

accompagné d'un châssis métal et d'un mode d'emploi très détaillé est envoyé franco de port et d'emballage, pour le prix de

2 fr. 95

Nous avons eu également l'idée d'établir une trousse de produits et accessoires, le tout de première qualité, comprenant :

1° Une lanterne rouge;
2° Un châssis-presse;
3° Deux cuvettes;
4° Une pochette papier sensible;
5° Une boite plaques;
6° Un flacon révélateur;
7° Un flacon virage fixage;
8° Un paquet hyposulfite.

La trousse de produits et accessoire est expédiée franco contre 2 fr. 95

Nous offrons un avantage à ceux de nos lecteurs qui voudraient se procurer l'appareil et la trousse en leur cédant le tout pour 5 fr. 75 seulement

Adresser commandes et mandats à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, PARIS.

EXCELLENT REMONTOIR
pour Homme

savonnette double boîtier, dite boîte de chasse, doublé or américain, nouveau cadran 24 heures, émail fin, mouvement échappement à cylindre empierré, fabrication exclusivement française, garantie 2 ans.

Cette montre, absolument parfaite, conserve un temps infini l'aspect de l'or dont elle donne entièrement l'illusion.
Elle est envoyée dans un élégant vide-poche, franco, pour

9 fr. 75

Adresser commandes à l'EPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris.

LA COLLECTION CHRYSANTHÈME

VIENT DE PARAITRE : LE BISON NOIR DU FAR-WEST
par JO VALLE

Ce superbe volume contenant un Roman complet de plus de dix mille lignes, orné de magnifiques illustrations, broché sous une élégante couverture en couleurs, est

en vente partout au prix de 0 fr. 50. Il est expédié franco contre 0 fr. 60.

Déjà parus dans la même collection :

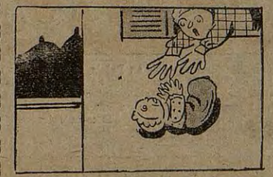
Jo Valle : LE ROMAN D'UN ORPHELIN. — M. Mario : DENISE, LA FILLE DU SORCIER
Gaston Choquet : LE DIAMANT ROSE — M. Mario : REJETÉS PAR LES FLOTS

CHAQUE EXEMPLAIRE : 0 FR. 60 FRANCO

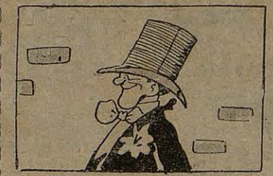
Adresser commandes et mandats à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris.

VOYEZ DONC CE RESSORT

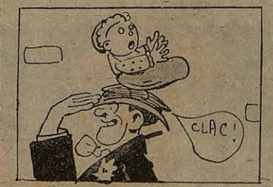
« Dodo, fais dodo, joli pouli, joli poulo... » disait la nounou en prenant l'air à la fenêtre.



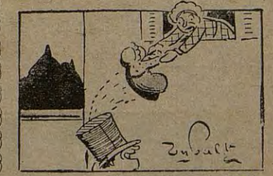
Soudain, un mouvement de Poulot permit à celui-ci de s'échapper des bras de sa nourrice, et Poulot tomba par la fenêtre.



Tandis que s'accomplissait ce drame, passait juste en dessous Nénesse Biture, en grande tenue, dont le chef était orné d'un chapeau claque, et qui se rendait au mariage de sa cousine.



Tout à coup, un bruit insolite retentit, en même temps que Nénesse Biture se sentait subitement la tête lourde... Nénesse porta la main à son chapeau...



Simple geste qui eut pour conséquence ordinaire de redresser net le chapeau claque qui s'était affaissé l'instant d'avant, et pour conséquence extraordinaire de renvoyer en se redressant le pauvre Poulot, d'où il venait, mais toutefois sain et sauf.

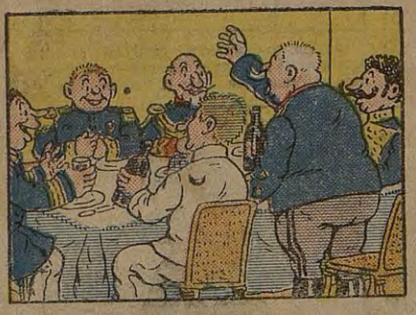
LISEZ
L'INTRÉPIDE
16 Pages 5 CES

CLAUDIUS ET TÊTONBEC, CAPITAINES (Suite.)

Lorsqu'ils furent arrivés au Palais, une partie du cortège se disloqua et le gouverneur fit entrer le général, Van Kelkuitt, Claudius et Têtonbec dans la salle du banquet donné en l'honneur du général. « A la bonne heure! jubilait Claudius. A force d'entendre jouer « Viens Poupoule »...

« ... par la fanfare municipale mozambique j'avais une envie folle de bouletter de la volaille. » Avant de se mettre à table, le colonel appelant le caporal indigène lui avait donné l'ordre de courir mobiliser les troupes auxiliaires et de les faire masser au fond du jardin du Palais, expliquant que le général...

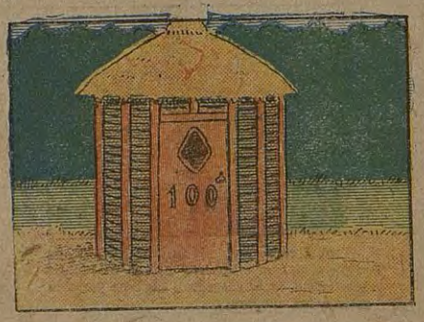
... devait les passer en revue après le déjeuner. Plus rapide que l'éclair, le caporal indigène partit transmettre l'ordre du colonel au chef des auxiliaires. « Ça va bien, déclara ce dernier. Mes troupes, composées de deux guerriers, seront au rendez-vous à l'heure militaire. Le temps de se mettre en tenue de campagne et je les conduis...



« ... au palais. » Le déjeuner fut ce qu'il promettait d'être, c'est-à-dire savamment cuisiné et copieusement arrosé. Le dessert amena l'inévitable série des toasts et des discours. Le général, qui était toujours un peu là quand il s'agissait de tenir le crachoir, se leva pour prononcer le petit laïus qu'il avait préparé...

... à cet effet. Soudain, une subite angoisse le saisit. Il se sentit pâlir et se penchant à l'oreille du gouverneur son voisin, il lui chuchota quelques mots à voix basse. « C'est au fond du jardin, lui expliqua le gouverneur sur le même ton. Vous verrez une petite cabane rustique, très facile à reconnaître. Eh bien, c'est là. »

Le général qui venait de ressentir les premiers et menaçants effets d'une colique formidable ne se le fit pas dire deux fois. Et comme le besoin qu'il éprouvait était de ceux qui ne souffrent aucun retard, il quitta aussitôt la table et partit vers la cabane rustique indiquée par le gouverneur en prenant...



... la quatrième vitesse et son ventre à deux mains. Le général n'eut pas le regret d'égarer sa personne et de perdre son temps en vaines recherches, car le gouverneur qui était un homme à précautions avait eu celle de faire peindre un gigantesque numéro *cent* sur la porte de ce buen-retiro afin d'indiquer à quel usage il était destiné. Avec l'impétuosité de l'avalanche...

... le général s'y précipita en poussant un soupir de satisfaction. Tandis que l'invité du gouverneur méditait tout à loisir dans sa retraite sur l'influence que peut avoir une boisson glaciale quand on est affligé de boyaux sensibles, le domestique de son hôte introduisait dans le jardin les troupes auxiliaires, lesquelles arrivaient, comme l'avait promis leur chef, en grande tenue de guerre avec une exactitude toute militaire. A part la couleur de leur cuir, qui était noir au lieu d'être rouge, ils avaient l'air plutôt Sioux ! La petite armée se disposait à aller occuper dans le fond du jardin la place qui lui avait été assignée, quand ..

... le général, la mine reposée et satisfaite du quidam soulagé de tout ce qui pouvait encombrer sa conscience et lui valoir un excédent de bagage, sortit en fredonnant un joyeux refrain de la cabane rustique, et plus léger que le frivole papillon voltigeant au-dessus des parterres embaumés, il se disposa à regagner sa place vacante...

... dans la salle du banquet. Au détour d'une allée, le général se trouva soudain nez à nez avec trois horribles sauvages coiffés d'un diadème de plumes et armés de lances qui semblaient le dévisager avec l'insistance particulière du monsieur qui se dit : « Où donc ai-je déjà vu cette binette-là ? — C'est lui, c'est le général, » venait de leur souffler subrepticement le domestique du gouverneur. Les troupes auxiliaires, à cette nouvelle, ribouièrent davantage des ca'ots en le reluquant, et le général qui n'était qu'à moitié rassuré s'arrêta interdit en se demandant si sa colique n'allait pas s'offrir un revenez-y.

(A suivre.)

Sceaux. — Imprimerie Charaire,

Le Gérant : Emile Beuve.